« La décolonisation, c'est une victoire de l'égalité ! »

Lilian Thuram présentait « La Pensée blanche » à Blois. Et il a éclairé un débat brillant d'historiens sur les 60 ans de la décolonisation.

Cela m'interroge cette idée que la décolonisation est une défaite de la France. Pour moi qui suis français et guadeloupéen, c'est une victoire de l'égalité ! Le footballeur et auteur (six ouvrages à son actif) Lilian Thuram impose une présence et une intelligence éclairantes sur la représentation que nous avons des races blanches, noires, supérieures, inférieures, etc. Elle s'est particulièrement révélée au cours d'une table ronde menée de main de maître par Pascal Blanchard, hier à la Halle aux grains, où de brillants historiens ont abordé la décolonisation. Pas comme une succession de conflits à travers le monde, mais comme *« la plus longue période de guerre que la France à connue au XXe siècle, de 1943 à 1962 »*. Peut-être une des plus complexes et mal connue des Français.

Lilian Thuram en débat avec les spécialistes de la décolonisation.

(Photo NR, Jérôme Dutac)

« Il y a encore trop de choses tues »

Pour Lilian Thuram, le passé colonial, *« c'est une idéologie de la race, avec un code de l'indigénat. En outre-mer, c'est la même histoire : il y a eu des luttes et la volonté d'être libres, même s'il n'y a pas eu l'opportunité de devenir un pays souverain. »* Sandrine Lemaire, historienne, explique que l'histoire coloniale n'est pas un tabou. Elle fait partie de l'histoire nationale lorsqu'il s'agit d'aller apporter la vision des Lumières à ces peuples. *« Au moment de la décolonisation, cela disparaît des manuels d'histoire pour réapparaître dans les années 80, car comment faire ? Depuis, c'est traité mais comme si ce n'était pas notre histoire... »*

Ces héritages à travers le monde ne sont souvent pas racontés, ni expliqués non plus dans ce qu'ils ont d'unique. *« Je suis Antillais et l'histoire de l'esclavage, c'est notre histoire de France*, ajoute Lilian Thuram. *Mais il y a encore trop de choses tues, comme la révolte en 1967 en Guadeloupe, où l'armée a tiré sur le peuple. » « Les gens avaient tellement peur qu'ils n'allaient pas réclamer les corps »*, précise Pascal Blanchard.

Pour les historiens, toutes ces histoires sont traumatiques. Il est donc urgent de *« tout dire avec la rigueur la plus totale de l'historien, en luttant contre tous les tabous »*. Une histoire qui ne laisserait sur le bord du chemin aucun théâtre de la décolonisation, qu'elle se soit faite par la guerre ou la négociation âpre. *« Il faut créer un musée, encourager la recherche. Mais l'État français est mal à l'aise avec ça, car derrière ces mémoires, il y a des forces sociales inflammables qui font peur »*, souligne Nicolas Bancel.

« Nous avons tous été éduqués selon des catégories, blancs, noirs, reprend Lilian Thuram. *Et de manière inconsciente, on reproduit ces schémas. Être raciste, ce n'est pas qu'être méchant, c'est exactement la même chose avec les schémas hommes-femmes. Il faut réfléchir, savoir d'où l'on vient, comprendre pour pouvoir en sortir. »* Et l'histoire commune, partagée, dans sa globalité comme en présentant toutes les mémoires additionnées, en est un premier chemin.

B. B.

« Baron noir », par amour de la politique

Olivier Faure n'a rien compris, la question que pose la fin de " Baron noir " n'est pas celle de l'union de la gauche réussie, mais peut-on planter un système démocratique pour sauver la démocratie ? Éric Benzekri, créateur et coscénariste de la célèbre série sur Canal +, a produit une œuvre de fiction, mais qui renvoie en miroir à la réalité politique de la gauche française. Ce n'est pas pour rien s'il a été collaborateur de Julien Dray et de Jean-Luc Mélenchon. Mais s'il défend quelque chose en tant que scénariste, c'est avant tout la politique, la démocratie. En non une thèse politique. *« J'ai, en revanche, voulu montrer que le tirage au sort était une absurdité, si on devait en arriver là, je préfère un roi. Car il y a des bons rois, mais je ne sais pas ce que c'est un bon hasard ! »*

Alors quand la gauche, la vraie, fait référence à *Baron noir*, il s'en moque. En apparence, car sur la scène des Lobis hier soir, il n'a pas pu s'empêcher une déclaration d'amour à *« sa gauche »* même si elle est plus rêvée que réelle : *« J'aime les femmes et les hommes politiques, je les trouve assez touchants dans leur impuissance depuis la mondialisation, j'aime leur façon de vivre à 100.000 à l'heure en se prenant des gifles et des crachats... »*

Éric Benzekri et Constance Dollé expliquent les dessous de « Baron noir ».

(Photo NR, J. D.)

Comme les Guignols en leur temps avec Jacques Chirac, *Baron noir* participe à réhabiliter la politique et la gauche. Mais qui sont les inspirateurs des protagonistes de la série, devenus familiers pour des millions de Français ? Éric Rickwaert, c'est à la fois Julien Dray, Jean-Christophe Cambadelis et Manuel Valls. Pour Amélie Dorendeu, c'est plus complexe. On pense immédiatement à Emmanuel Macron, mais quand la saison 2 est écrite, Macron est loin d'être président. *« Tony Blair m'a inspiré et Robert Kennedy pour la fin tragique, mais aussi car il incarnait une voix nouvelle. Mais en France, il n'y a pas d'assassinat politique... »*

Constance Dollé, présente aussi à Blois, incarne un personnage ambigu. Traître, Aurore Dupraz ? *« Elle cherche sa porte, elle s'arc-boute sur des convictions, puis va comprendre qu'il faut aussi faire preuve de stratégie. En fait, elle accepte le doute, mais c'est peut-être l'une de celle qui est le moins identifiable par rapport à la réalité politique »*, confie la comédienne. François Morel, alias Michel Vidal, c'est forcément Jean-Luc Mélenchon. *« Oui, mais celui d'une autre époque. J'ai transposé un certain Mélenchon dans l'époque actuelle. »* Le scénariste aime hybrider ses personnages et a eu du mal à sacrifier l'une d'entre eux. *« J'ai construit la série sur le duo Rickwaert-Dorandeu. Perdre l'une, c'était perdre tout. Sinon, ça aurait été une trahison, il n'y aura donc pas de saison 4... »*

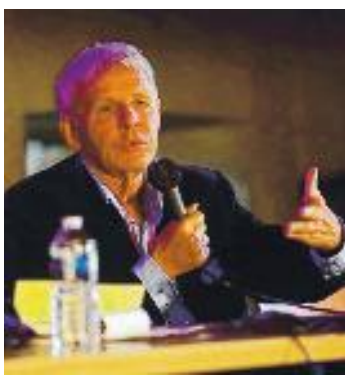
Béatrice Bossard

la phrase

« Les hommes politiques ne sont pas faits comme nous. »

Patrick Poivre d'Arvor, à l'occasion de la sortie de son livre « Le Roman de l'ascension d'un jeune ambitieux », s'est exprimé hier lors de ces 23es Rendez-vous de l'histoire de Blois, sur l'ambition et le calcul politique. Tout un monde qu'il dépeint à travers le personnage de Charles, élu député à moins de 30 ans. *« L'ambition, pour moi, c'est quelque chose de noble, contrairement à la vanité, la fierté, l'orgueil. Simplement, pour un homme politique, ça doit être l'ambition pour sauver, pour ses fonctions, et malheureusement, trop souvent, c'est l'ambition pour soi-même. »* À l'instar de *Bel-Ami* qu'il cite, autre histoire d'une ambition, *« belle ambition au début »* mais qui *« se fourvoie »* ensuite. Le journaliste et écrivain a aussi parlé de son aversion pour la tradition du off : *« J'étais de l'autre côté, je regardais ça et j'ai vu comme les hommes politiques fonctionnaient. Il y avait parfois de vraies distorsions entre ce qu'ils me disaient en public et en privé. J'avais du mal avec ça. »* Pas étonnant pour lui qu'il y ait un discrédit politique, à force de promesses non tenues et de doubles discours. *« Il faut avoir la foi chevillée au corps pour vouloir briller dans les suffrages, et malgré tout, il y a toujours des personnes qui se présentent. Il y a quelque chose de plus puissant que le simple fait de vouloir briller dans les suffrages des concitoyens. »*

M. C.



Le « petit garçon très timide » qu'était Patrick Poivre d'Arvor était fasciné par Bonaparte.

Sur le web

Retrouvez le dossier RVH en ligne avec les temps forts de cette 23e édition, les portraits des personnalités invitées, les programmes jour par jour. Mais aussi des retours en images ou en vidéo à découvrir.

Voir sur lanr.fr